



Académie des sciences d'outre-mer

***Voyage d'Outre-mer et infortunes les plus accablantes de la vie de M. Joinville-Gauban /
présentation et commentaires de Jacques de Cauna
éd. La Girandole, 2011
cote : 57.798***

Historien et diplomate, spécialiste des Caraïbes et plus particulièrement de l'histoire de Saint-Domingue, Jacques de Cauna présente et commente un témoignage exceptionnel sur les dernières années de la colonie et sa chute, témoignage que l'auteur, M. Joinville-Gauban, de retour après quatorze ans passés à Haïti entre 1790 et 1803 avait fait éditer en 1829 à Bordeaux en 170 exemplaires, le dédiant à ses deux fils et le faisant imprimer « *pour ses amis seuls* ».

On ne peut s'empêcher de penser à la célèbre phrase : « *Qu'allait-il faire dans cette galère ?* ». Curieuse idée en effet pour un jeune homme de dix-huit ans, originaire de la Réole en Gironde, de s'embarquer fin 1789 en vue d'aller faire fortune à Saint-Domingue qui était alors « *la reine des Antilles* ». A son arrivée début 1790, Joinville-Gauban est émerveillé par « *ces plaines productives et inépuisables ... parsemées d'habitations à sucre, à coton, à indigos* ». Elles sont toutes irriguées, les rivières étant « *partagées par des bassins ingénieusement faits ... distribués au prorata des terres ...* ». Quant aux collines, elles sont plantées de caféiers entre 600 et 1000 mètres « *avec une prévoyante industrie, afin de ménager la dégradation des terres, produite par les grosses pluies* ». Au-delà, pour un homme du XVIII^e siècle, « *sont des montagnes presque inaccessibles, hérissées de rochers affreux, entrecoupées de ravins d'une profondeur épouvantable ...* ».

Joinville-Gauban débute comme régisseur d'une plantation de « *plus de trente mille pieds de caféiers* » à Bel Air dans la péninsule sud-ouest de Port-au-Prince, isolé avec 35 « *nègres* » esclaves à « *l'esprit malicieux* » avant d'être embauché à l'Arcahaïe (au nord-ouest de Port-au-Prince) sur l'habitation Raby : grande sucrerie de Vazes (663 ha et 243 esclaves) en juillet 1790.

Mais l'histoire le rattrape : l'île est bientôt touchée par « *les nouvelles doctrines dont la France en démence venait d'accoucher* ». Alors qu'ils sont minoritaires, les Français s'opposent entre « *Pompons blancs* » royalistes et « *Pompons rouges* » patriotes. Un premier événement, le 4 mars 1791, marque « *l'anéantissement de l'ordre et de la subordination au système colonial* ». Dans la nuit du 22 au 23 août 1791, eut lieu le soulèvement général des esclaves du Nord, encadrés de mulâtres (plus de 1.300 « *habitations* » ravagées, 1.000 blancs égorgés). L'égalité des droits est reconnue aux mulâtres ; en réalité « *ils ne voulaient pas être nos égaux mais bien nos maîtres* ». Le 21 novembre 1791, fut incendiée « *la bonne ville de Port-au-Prince ..., la cité la plus commode, la plus agréable ... de la plus florissante colonie du monde* » pour la « *régénérer* ».

Plus tard en juin 1793, au Cap-Français (Cap-Haïtien aujourd'hui), eut lieu un autre massacre général, relaté par Joinville-Gauban (royaliste ayant tout perdu, écrivant - rappelons-le - sous la Restauration. « *Ces anthropophages ne trouvant plus d'habitants blancs à égorger,*



Académie des sciences d'outre-mer

de pillage à exercer, mirent le feu aux maisons ... quasi toutes ... furent consumées ... La ville de Cap-Français n'existait plus ... Deux mois après, les commissaires civils proclamèrent la liberté des noirs dans le Nord ... Le travail des terres fut délaissé ... , cet abandon fut le précurseur de la famine », puis « une maladie contagieuse ... moissonna plus de dix mille nègres ... ».

Sous la protection des Anglais qui ont débarqué, Joinville-Gauban peut reprendre ses activités à l'Arcahaïe en juin 1794, tandis que « *quasi partout des arbrisseaux et plantes parasites s'étaient emparés du territoire* ». Quatre ans plus tard, en 1798, les Anglais se retirent traitant avec Toussaint-Louverture rallié à la République qui maintient Joinville-Gauban « *sur l'habitation Raby en qualité de gérant-séquestre de la République* » ! La propriété était alors affermée au cruel général Dessalines (« *il fait bâtonner et mutiler ... ces nègres insensés qui néanmoins se croient libres* »). L'auteur, protégé par sa jeune épouse, peut écrire : « *Je fus le seul blanc assis à la table des mariés* ». Avec ses économies, il put monter une boulangerie s'associant au commerce et au cabotage

En février 1802, à l'annonce du débarquement prochain du général Leclerc, beau-frère de Napoléon, envoyé pour reprendre possession de l'île, Toussaint-Louverture prend 800 blancs en otage, en faisant égorger 500, tandis que 300 dont Joinville-Gauban parviennent à s'enfuir sans un sou. Inconscient et entêté, il repart gérer l'habitation de Vazes où il passera en tout treize ans. On sait que « *la fatale fièvre jaune* » (cf. vomito negro) « *détruisit quarante mille Français dans moins de six mois de séjour* » (y compris Leclerc en novembre 1802) ; de la même façon, « *les Anglais en 1793, perdirent dans la colonie plus des trois quarts et demi de leurs troupes* ».

Décimée, l'expédition se rembarque en juin 1803, tandis que les derniers blancs abandonnés furent « *ignominieusement égorgés par la troupe noire de Dessalines* ». Joinville-Gauban faisait partie des émigrés vers l'est de Cuba (Baracoa), non mis en valeur par les Espagnols. Il est surpris. « *Les habitants, note-t-il, sont tellement oisifs qu'avec la possession du sol le plus fécond, ils ne se procurent par leur travail aucune denrée coloniale* ». Il n'y reste pas et via New-York - décrit en 1803 - regagne sa Gironde natale.

Ce récit est fort instructif. Il décrit les soubresauts de la chute inévitable d'une riche colonie esclavagiste s'ouvrant aux idées révolutionnaires. Elle est jugée de l'intérieur et l'on y sent le vécu. L'ouvrage en outre bénéficie d'une longue introduction et de multiples notes explicatives sur les termes locaux, les divers personnages et les circonstances historiques. C'est un travail minutieux et précis qui fait regretter quelques coquilles et probablement une confusion entre le taro, un tubercule (*Colocasia esculenta*) et le gombo, un légume mucilagineux (*Abelmoschus* ou *Hibiscus esculentus*). Enfin le géographe aurait apprécié en hors texte une carte de toute la partie française de Saint-Domingue au XVIII^e siècle ; à défaut le lecteur dispose des extraits figurant sur la couverture et en annexe.

Yves Boulvert